

René Barjavel

La charrette
bleue

The logo consists of two concentric ovals. The text "DENOËL" is centered within the inner oval.

DENOËL

La charrette bleue

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Ravage, *roman*.
Le Voyageur imprudent, *roman*.
Tarendol, *roman*.
Colomb de La Lune, *roman*.
Le Diable l'emporte, *roman*.
La tempête, *roman*.
Cinéma total.
La Faim du tigre.
Journal d'un homme simple.

AUX PRESSES DE LA CITÉ

La Nuit des temps, *roman*.
Les Chemins de Katmandou, *roman*.
Le Grand Secret, *roman*.
Une Rose au Paradis, *roman*.
Les Années de la Lune, chroniques.
Les Années de la libertés, *chroniques*.
Les Années de l'homme, *chroniques*.
Les Fleurs, l'amour, la vie, *album*.

en collaboration avec Olenka de Veer :

Les Dames à la Licorne, *roman*.
les Jours du monde, *roman*.
(suite des *Dames à la Licorne*).

AUX ÉDITIONS FLAMMARION

Le Prince blessé, *nouvelles*.

AUX ÉDITIONS GARNIER

Si j'étais Dieu...

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Lettre ouverte aux vivants
qui veulent le rester

RENÉ BARJAVEL

La charrette bleue

DENOËL

*L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à vingt exemplaires sur
sirène Sainte-Marie des papeteries Arjomari-Prioux, dont quinze
exemplaires numérotés de 1 à 15 et cinq hors commerce marqués de
A à E.*

© by Éditions Denoël, 1980.
19, rue de l'Université, Paris 7^e.

ISBN 2-207-22618-2

La rue Gambetta est déserte.

Il fait très chaud. C'est un après-midi d'été, l'heure où l'on reste chez soi, derrière les volets de bois plein, bien clos. Ma mère est debout, seule, au milieu de la rue. Elle s'est placée en plein soleil pour que je la voie bien, elle a le bras droit levé, elle tient quelque chose dans sa main et elle m'appelle :

– René! René!...

Je suis au bout de la rue, devant l'atelier d'Illy, le charron, avec des copains de mon âge et aussi quelques vieux qui ne veulent manquer aucune occasion de se distraire, et qui ne craignent pas de transpirer, parce que tant d'étés successifs leur ont depuis longtemps pompé toute l'eau du corps. Nous regardons Illy se livrer à une de ses opérations magiques. Sur un grand cercle de fer couché à terre il a entassé des copeaux et des morceaux de bois sec, déchets légers de son atelier, puis d'autres plus gros, et les a allumés en quatre

La charrette bleue

endroits, en croix. Maintenant, une couronne de feu brûle sur le cercle. La morsure de la braise et des flammes l'oblige à grandir. Il s'étire, se dilate, s'ouvre encore. Il faut qu'il devienne aussi grand, plus grand que la roue de bois neuf qui l'attend, couchée à quelques pas de lui, et à laquelle il est destiné à s'unir. C'est une des deux roues de la charrette qu'Illy vient de fabriquer, en quelques mois de travail. Elle lui a été commandée par un fermier des Estangs.

Pour un paysan, acheter une charrette neuve est un événement. Le client d'Illy a dû réfléchir longtemps avant de se décider. Il va falloir la payer. Les paysans de Nyons ne sont pas pauvres. Ni riches. Ils vivent presque sans argent. Ils produisent tout ce qui est nécessaire aux besoins quotidiens. Ce qui s'achète doit durer. Les vêtements durent toute une vie. La charrette servira à celui qui l'a commandée et aussi à son fils et à son petit-fils. Du moins il le pense. Il ne peut pas imaginer la camionnette, le tracteur, et le cercle infernal de dettes dans lequel la mécanisation, la production forcée, vont jeter les prochaines générations de paysans. Son petit-fils aura de l'argent, mais plus il en gagnera plus il en empruntera. Lui ne doit rien. Jamais. Avoir des dettes est une honte. On économise sou par sou, année après année. Aux Estangs, il y a de la vigne. Une bonne vendange, qu'il a vendue, et une bonne saison de vers à soie, ont brusquement permis de compléter la somme nécessaire. Il a commandé la charrette...

La charrette bleue

Illy l'a fabriquée pièce à pièce, de ses mains. Il a taillé le bois de chêne, forgé les pièces métalliques, assemblé peu à peu les morceaux. C'est son métier. Il fait aussi des portes, des rampes d'escaliers, des meubles. Mais la charrette est un monument. Terminée, elle occupe tout le devant de son atelier, posée sur de lourds tréteaux. Elle attend ses roues pour prendre vie. Elle est longue, basse, nue, couleur de miel. Elle sent bon, elle sent l'arbre. Ses deux longs brancards, puissants, entre lesquels sera emprisonnée la masse vivante du cheval, s'élancent au-devant d'elle comme pour lui ouvrir son chemin dans les savanes ou dans les vagues. Elle a l'air d'une galère qui va prendre la mer. Quand il lui aura donné ses roues, Illy la peindra.

— René! René!...

J'entends mon nom crié par ma mère. Je me retourne, et je la vois, droite dans la lumière, le bras levé, vêtue de gris jusqu'aux chevilles. Il n'y a plus de couleurs sur les femmes, la guerre a mis le deuil partout.

Cette image immobile, en trois dimensions sculptées par le soleil, s'est gravée à tout jamais dans mes yeux. C'est le seul souvenir précis que je garde de ma mère bien portante. Des années plus tard j'ai su à quoi elle ressemblait : à la statue de la Liberté. Elle en a l'élan vers le haut, et la promesse, et l'équilibre. Avec, en plus, un rire radieux sur le visage tandis que je cours vers elle. J'arrive sans ralentir, je me jette sur

La charrette bleue

elle, je me soulève, elle se baisse, elle m'embrasse, je l'embrasse, elle est heureuse, je suis bien, le soleil nous brûle...

Elle me donne ce qu'elle me montrait de loin, si haut dans sa main : c'est mon goûter, une tranche de pain et une demi-barre de chocolat.

Je repars en sautant et courant. Elle me crie :
– Fais attention de pas te tomber!...

En Provence, le verbe tomber est transitif. On dit « Je me suis tombé »..., « j'ai tombé mon mouchoir... » C'est normal.

Je réponds :
– Vouï!...

Mon premier étonnement, lorsque j'avais appris à lire, avait été de constater que « oui » s'écrivait sans V. Mais je continuais de le prononcer. Majuscule...

Je commence à sucer le chocolat. Le pain, on verra après... C'est du chocolat lourd, en grosses barres, sec, sablonneux sous la dent. Même la chaleur d'août ne parvient pas à le ramollir. Pour ma mère, ce chocolat bon marché, c'est l'image du luxe, qu'elle est heureuse de pouvoir m'offrir. L'argent ne lui manque pas, la boulangerie va bien, mon père, de retour de la guerre, a recommencé à faire le meilleur et le plus beau pain du monde, et elle ne m'a jamais refusé ce qu'il me fallait pour les illustrés ou les livres dans lesquels je me plonge pendant des heures. Mais elle est fille de paysan, et le chocolat a gardé pour elle le prestige de la nourriture rare, non nécessaire, qu'il

La charrette bleue

faut acheter, alors que la nourriture dont on se nourrit tous les jours, on la fait pousser, elle ne coûte que du travail. Pendant son enfance, elle n'a mangé du chocolat que pour les grandes fêtes, Noël, Pâques, ou son anniversaire. Et moi j'en mange tous les jours. Elle est heureuse...

L'ai-je assez embrassée, assez aimée pendant qu'il était temps? Non. Sûrement pas. J'étais un enfant insouciant, elle était ma mère, et ma mère était là pour l'éternité. Mais, très peu de temps après cette image immobile, la maladie l'a frappée comme la foudre, une maladie abominable qui, avant de la tuer, l'a interminablement torturée et transformée en quelqu'un, presque en quelque chose, qui me faisait peur. Elle avait quarante et un ans quand elle est morte. Elle s'était mariée à seize ans.

Avec de longues pinces coudées, Illy et son fils saisissent le grand cercle surchauffé, l'arrachent aux braises, et le portent au-dessus de la roue couchée. Ils l'abaissent jusqu'à son contact, le lâchent, Illy l'ajuste rapidement à coups d'une lourde masse. La roue s'enflamme. Illy l'arrose, arrose le cercle, qui se contracte et serre la roue dans son muscle de fer. La roue craque, l'eau siffle, un nuage de vapeur monte et se dissipe dans l'air de l'été. La noce de feu est finie. Le couple est joint pour la vie. L'air de l'après-midi a une odeur d'incendie.

Les petits vieux s'en vont, en causant, à petits pas, à petits mots, jusqu'à la terrasse du café de la Lucie,

La charrette bleue

juste à côté, s'asseoir à l'ombre. Je rentre à la maison précédé par Friquet, mon chien, un fox-terrier blanc et noir, qui poursuit une poule rousse. Elle a l'habitude, elle le connaît, il est à peine plus gros qu'elle, elle n'a pas peur, elle court par conviction, elle l'insulte en battant des ailes. « Tu ne pourrais pas trouver un autre jeu, crétin à poils ? » C'est la poule de M^{me} Girard qui habite au premier étage à côté de chez nous. M^{me} Girard passe ses journées derrière ses volets entrouverts, elle guette, elle regarde la rue, c'est son théâtre, elle surveille sa poule, elle me surveille aussi, elle m'aime bien, elle a toujours peur qu'il ne m'arrive quelque chose. Parfois elle ouvre un de ses volets et me crie :

– Tu peux pas marcher, au lieu de courir, tout le temps ? Tu vas encore te tomber !...

Les rues ne sont pas asphaltées, mais empierrées. Quand on court, de temps en temps, on butte sur un caillou, et on part en vol plané, c'est fatal. Et sur cette chaussée râpeuse, on s'écorche les genoux et les paumes des mains. Quand cela arrive, M^{me} Girard ouvre ses deux volets et crie :

– Le René s'est tombé !...

Moi je hurle. Je ne bouge pas, j'attends qu'on vienne me ramasser. De la boulangerie jaillissent une femme ou deux, affolées, on se précipite, on me relève, on m'embrasse, on me console, on m'essuie le nez, on me lave, on me noue un mouchoir autour du genou. M^{me} Girard referme ses volets.

La charrette bleue

Tous les garçons du quartier ont grandi avec les genoux couronnés. J'étais un des moins blessés parce que des moins remuants. Je préférais lire.

Mon univers de lecture, tranquille, séparé du monde, je me l'étais aménagé dans la boutique – on disait le « magasin » – au-dessus des balles de son, au ras du plafond. Je ne pouvais m'y tenir qu'allongé, couché sur le ventre, le menton dans les mains, un livre sous les yeux. A quelques centimètres de ma tête, la glace verticale de la vitrine m'apportait la grande lumière de la rue. Je passais là des heures fabuleuses en compagnie de Jules Verne, Mayne Red et d'autres magiciens moins célèbres dont j'ai oublié les noms.

Parfois, en plein été, il pleuvait. De grands coups de tonnerre ébranlaient le monde, déchiraient le réel en lambeaux. La pluie énorme zébrait la vitrine, noyait la rue, un passant affolé courait en vain, transpercé par les lances d'eau, la rigole le long du trottoir devenait fleuve jaune hérissé de cyclones, une odeur de tropiques trempés se mêlait à la senteur douce et tiède des balles de son. Je me ratatinais de peur et de bonheur dans mon asile doré, je parlais en voyage fantastique, la forêt vierge, Vénus, *Cinq Semaines en ballon...* Ma mère, brusquement inquiète, levait la tête vers le plafond, demandait :

– René, tu es là ?

Je soupirais :

– Vouï...

Le jeudi, jour du marché, il arrivait souvent que

La charrette bleue

mon asile fût démantelé : les paysans venaient acheter non seulement du pain par vingt ou trente, parfois quarante kilos à la fois, mais aussi du son, qu'ils utilisaient dans la pâtée des poules et des lapins. Mon grand-père en jetait aussi une poignée dans le seau d'eau qu'il donnait à boire à son cheval. Il n'y avait pas d'abreuvoir dans sa ferme. L'eau était trop rare. C'était l'eau du puits qu'il avait creusé lui-même, avant de bâtir sa maison. Dans les grands étés, le puits était presque sec. Alors on allait chercher l'eau dans la Caverne. Obsédé par le besoin d'eau, le grand-père s'était enfoncé à coups de pic dans la montagne, droit devant lui à travers la roche et l'argile. Il avait creusé une amorce de tunnel, en cul-de-sac. Je me souviens de la première fois où j'y entrai. Je portais, mon broc à la main, en courant, comme toujours, quand ma grand-mère me rappela :
— Attends! Viens ici!... Tu vas attraper le mal de la mort!...

Elle me posa sur les épaules son fichu, en tourna les deux pointes autour de ma taille et les noua derrière mon dos. C'était un fichu noir. Elle était en deuil de ses deux fils. L'un avait été tué à la guerre, l'autre s'était suicidé en Afrique, d'un coup de fusil, dans son régiment. Cette mort est restée enveloppée de mystère, on n'en parlait jamais dans la famille, je n'ai pas pu savoir quel désespoir avait armé le bras de ce garçon superbe. Ses camarades se sont cotisés pour lui faire ériger une pierre tombale avec une

La charrette bleue

inscription qui disait leur estime et leur amitié. Le comptable de la compagnie a renvoyé à son père les quelques francs trouvés dans son paquetage, avec un dessin à la plume de la tombe qu'il avait fait lui-même, et ses regrets.

J'ai traversé en courant le verger d'oliviers, brûlé de soleil et de chants de cigales. A l'autre bout s'amorce la colline et là, comme dans un pli de l'aine, poussent un peu d'herbe fraîche et quelques buissons. C'est ce signe d'humidité qui a indiqué au grand-père où il devait creuser. L'entrée de la caverne est comme un œil noir dans un visage fauve. Avec des cils verts.

Dès que je la franchis je frissonne. L'intérieur de la chair de la terre est froid. Au bout de deux pas je suis glacé de silence. Le chant des cigales est resté dehors avec la chaleur. J'avance avec précaution, avec respect. Le sol est mou sous mes pieds. Le jour est lui aussi resté à l'extérieur. La pénombre devient ombre. Aux parois poussent quelques touffes de capillaire. Je sais ce que c'est, j'en ai trouvé une feuille chez mon oncle, aux Rieux, entre deux pages d'un livre : *Les Aventures du chevalier de Pardaillan*. Mais je n'avais jamais rencontré cette plante vivante. Elle ne se montre pas au grand jour. Il faut aller à sa découverte dans les replis cachés de la terre.

Je m'arrête brusquement. L'eau est là, si transparente que je ne l'ai pas vue, et j'ai mis le pied dedans. La nappe est peu profonde. Pour emplir mon broc

La charrette bleue

je suis obligé de le coucher. La caverne continue au-dessus de l'eau et disparaît dans le noir. L'eau arrive à travers les roches, on ne sait comment, elle ne coule pas, il n'y a pas de source, on n'entend même pas une goutte tomber du plafond. C'est le sang rare de ce pays sec qui exsude dans la plaie que la main de l'homme lui a faite. Il faut le respecter, ne pas le gaspiller, surtout ne pas le salir.

Ma grand-mère m'a bien recommandé de ne pas boire dans la grotte. L'eau est trop froide, trop minérale, pas humaine. Il faut attendre qu'elle se soit familiarisée avec notre monde. Ma grand-mère est une petite femme menue et vive comme une fourmi. Comme une fourmi, elle a travaillé pendant toutes les minutes de toute sa vie, sans s'arrêter, sauf pour dormir. Elle soulève le broc à deux mains et le vide dans le seau posé à l'intérieur de la cuisine sur le rebord de la fenêtre. Là, l'eau voit la lumière et se met à la température des hommes. Une louche est accrochée au seau, un verre posé près de lui. Quand on a soif, on prend avec la louche juste ce qu'il faut pour la soif, et on le vide dans le verre. Pas une goutte gaspillée. C'est ainsi qu'on boit l'eau précieuse.

La ferme du grand-père, la Grange, comme on l'appelait, est aujourd'hui la propriété d'un de ses arrière-petits-fils, qui porte le même prénom que lui : Paul. Quand il en a pris possession, elle était presque en ruine. Avec le même goût, la même obstination que son aïeul, du travail de ses propres mains

La charrette bleue

il l'a restaurée et embellie. Les temps ont changé : il a l'eau courante.

Au puits ou à la caverne, on n'allait pas chercher l'eau avec une cruche. La cruche c'est du folklore à l'usage des petits Parisiens à l'école. C'est fragile, c'est lourd, ça s'ébrèche, ça se casse, et alors il faut la remplacer. On a des seaux et des brocs en fer-blanc. Inusables. Quand la rouille y fait un trou, ça se bouche, avec de la soudure. Une fois par an passe le rétameur, avec son âne que tout son fourniment rend bossu. Il s'installe en plein air, place de la République, sous un marronnier. Il allume son feu entre des briques, met son étain à fondre dans son grand chaudron noir. Les ménagères en robe noire ou grise lui apportent leurs brocs troués, les faitouts, les bassines, et les couverts de fer à rétamé, et les grandes casseroles en cuivre, pour les confitures.

Et nous sommes de nouveau là, les gamins, en cercle autour du feu, dans le soir qui tombe. Le rétameur, un vieil homme à la barbe grise et jaune, assis contre le tronc du marronnier, frotte son fer à souder sur une pierre transparente, qui fume. Puis il l'applique sur la barre de soudure, au cul d'une bassine. Le métal, qui était dur et gris, tout à coup fond et coule, brillant comme la lune. C'est la magie.

Le chien du rétameur a la même couleur que la barbe de son maître. Il dort en rond, à côté de lui. Il est maigre. Son maître aussi. Ce n'est pas un métier qui permet de s'offrir de grosses nourritures. L'âne, lui,

La charrette bleue

a la chance de cueillir sa pitance le long des chemins.

Il fait presque nuit. Les mères vont nous appeler pour le souper. Un lac d'étain luit dans le chaudron noir. Au bout d'une pince, le rétameur y plonge une vieille fourchette, une passoire, une louche grisâtre, les en ressort transfigurées en robe d'argent neuf. Ça sent l'acide et le feu et le métal à vif. Un marron tombe du haut du marronnier, d'une branche à l'autre, toc, toc, jusqu'aux feuilles mortes. A l'autre bout de la place, un autre ambulancier a installé son feu. C'est le maître de l'alambic. Il distille la lavande qu'on lui apporte. Elle embaume tout le quartier.

Il n'existe pas encore de champs de lavande cultivée. Elle pousse en liberté, sauvage, au-dessus de Nyons, sur la joue rocheuse du Dêvès, ou plus loin dans la montagne, du côté de Sainte-Jalle et de Tarendol, sur le mont Charamélet, parmi les touffes de buis nain, les genévriers, le thym, les églantiers rampants. C'est là qu'il faut aller la cueillir. Des hommes organisent des équipes de femmes et de gamins, qui cueillent toute la journée, courbés, en plein soleil. C'est long et pénible, mais on est content d'être là, quand on se relève on voit un horizon qui n'en finit plus, plein de dos pelés de montagnes, sous un ciel qui éclate de bleu. Et il y a toujours une cueilleuse en train de chanter. Chaque famille possède un cahier de chansons, précieux, dans l'armoire ou dans un tiroir. On y copie les chansons anciennes, on y ajoute les nouvelles, on y dessine des fleurs et des arabesques

La charrette bleue

aux crayons de couleur. On se l'emprunte d'une famille à l'autre :

– Ah! celle-là, moi je l'ai pas... Je te la copie! Tu me la chanteras?

– Voui...

Les femmes chantent à la maison, à la cour et au jardin, les hommes chantent dans les champs et à l'atelier. Le transistor les a fait taire. Aujourd'hui c'est la ferraille qui chante dans tous les chantiers. A l'homme, il ne reste que la ressource de grogner.

Cueillir la lavande n'est pas sans danger : sur ces pentes surchauffées vit une petite vipère terrible . l'aspic. Elle se cache dans les cailloux et les herbes sèches dont elle a la couleur, et mord la main ou la cheville qui la bouscule. On dit même qu'elle peut sauter et mordre au nez le visage penché vers le plant de lavande.

Le chef d'équipe a toujours une seringue dans sa musette, entre la saucisse et le fromage. Il fait une piqûre. On ne meurt pas.

La place de la République, on l'appelait aussi l'ancien-Cimetière. Le cimetière avait déménagé depuis bien longtemps. Les jeunes marronniers plantés sur les vieux morts étaient devenus de vieux arbres. Le nouveau cimetière s'étendait derrière la gare, à Chante-Merle. Dans sa moitié droite on enterrait les catholiques, dans sa moitié gauche les protestants. Je me demandais si le paradis était aussi divisé en deux. A la réflexion, certainement pas : les catholiques

La charrette bleue

pensaient qu'aucun protestant n'entraît au paradis, et les protestants pensaient la même chose des catholiques. Le paradis devait être vide...

Mon père était catholique, ma mère protestante. Leur union constituait un des cas, encore rares, de mariages mixtes. Il s'était fait sans histoires, dans des circonstances que je raconterai plus loin, mais mon grand-père maternel, Paul Paget, le grand paysan protestant sévère et droit, tout en accordant à mon père son estime à cause de ses qualités d'ouvrier, le considéra toujours comme un étranger qu'il avait bien voulu accepter dans sa famille. C'était un peu comme si sa fille, qu'il aimait tant, avait eu le caprice d'épouser un Zoulou. Il regrettait certainement son premier mari qui, lui, était un homme normal, c'est-à-dire un protestant.

C'était aussi un boulanger. Il se nommait Émile Achard. Il s'était établi très jeune, dans une boulangerie minuscule rue Jean-Pierre-André. Une maison mince qui ne comportait par étage que deux pièces, l'une derrière l'autre, et que perçait un escalier serré comme un tire-bouchon. Les pièces s'ouvraient directement sur les marches, sans palier, pour gagner de la place. En bas, juste le magasin et le fournil. Au premier étage, la chambre et une cuisine, avec un fourneau et une table pour manger. Et encore une ou deux chambres au-dessus, accrochées ci et là à l'escalier qui grimpeait.


La maison devait dater au moins du xvii^e siècle

René Barjavel

La charrette bleue

René Barjavel est né à Nyons, en Provence, en 1911. Il termine ses études au collège de Cusset, dans l'Allier, occupe et abandonne divers emplois puis entre au *Progrès de l'Allier*, à Moulins où il apprend son métier de journaliste. Il rencontre l'éditeur Denoël qui l'engage comme chef de fabrication. C'est chez lui qu'après avoir fait la guerre dans les zouaves il publie en 1943 son premier roman, *Ravage*, qui précède la grande vogue de la science-fiction. Ce roman, qui a toujours été réimprimé, a dépassé un million d'exemplaires et est aujourd'hui étudié dans les lycées et collèges. Barjavel a écrit depuis une vingtaine de livres, dont *La Nuit des Temps*, *Les Chemins de Katmandou*, *Tarendol*, *La Faim du tigre*, *Les Dames à la Licorne* (avec Olenka de Veer), etc., et collaboré en tant que dialoguiste à une vingtaine de films, dont la série des *Don Camillo*. Il poursuit par ailleurs son activité de journaliste et, quand il en a le temps, s'adonne à sa passion : la photographie en couleurs.




ISBN 2.207.22618.2
66 FF TTC
I.L.M. - Priester - Paris